

À propos des « Restes du transfert » (thème de l'année)

Du phallus imaginaire au phallus symbolique : ce qui reste et ce qui se construit

Argumentaire

Je souhaiterais reprendre pour cette avant-dernière soirée de l'année l'ensemble des échos et pistes de travail que m'a évoqué le travail de l'année. Que reste-t-il du transfert à la fin d'une cure psychanalytique ? Si liquidation il y a, quelle perspective pour le désir de savoir qui mouvait le psychanalysant d'alors ? L'inconscient tout simplement, par nature infantile, reste-t-il infantile malgré la traversée psychanalytique ? Pour reprendre la formule lacanienne reprise par Andrea Dell'Uomo, après la mise à plat du phallus – est-ce à dire un dégonflement, oui mais lequel ? Imaginaire ? – que reste-t-il de ce rapport au phallus ? Une distinction entre phallus imaginaire et phallus symbolique s'impose pour retracer le parcours même d'une cure ainsi qu'un petit détour par le sujet supposé savoir, le grand Autre barré et autour de la Chose...

Pour trouver un axe pour vous parler ce soir, j'ai repris le fil des quelques notes que j'ai prises depuis que je participe à ces réunions à Place analytique, depuis janvier dernier donc. Je voulais d'ailleurs remercier Carlos Guevara de m'y avoir conviée, ainsi que Jean-Thibaut Fouletier et Andrea Dell'Uomo pour leur accueil.

En fait, le thème de l'année « Restes de transfert » m'a en quelque sorte accompagnée tout au long de cette année et je souhaitais reprendre certains points soulevés lors des dernières réunions, vous partager les échos qui me sont venus en après-coup et aussi, vous proposer une petite balade au fil des lectures qui ont compté pour moi cette année, en résonance avec les réunions de Place analytique. Tout ça s'est un peu tissé ensemble et j'ai tenté une articulation pour ce soir, sur différents points.

Déjà, un mot sur ma venue ici. Pour le dire très rapidement, je recherchais un lieu de discussion, clinique et théorique, qui soit un à côté du lieu dans lequel j'ai fait ma formation à la psychanalyse, à côté de l'École psychanalytique dont je suis membre donc, le RPH, dans laquelle je me suis formée à la psychanalyse et dans laquelle par ailleurs je suis toujours très investie. Il y a eu un tournant pour moi dans mon parcours, une prise en compte qu'une École de psychanalyse en quelque sorte ne pouvait suffire à nourrir ma réflexion. Il m'a semblé nécessaire de ne pas m'enfermer dans un huis clos, de découvrir autre chose, d'autres lieux, en parallèle, en complément de tout ce qui par ailleurs, peut faire la richesse d'une École de psychanalyse. Je le mentionne parce que ce n'est pas sans lien avec le transfert, ce qui se passe dans les Écoles ou associations de psychanalyse. Il serait intéressant d'y questionner en effet les transferts en jeu et ce que ça dit d'une traversée psychanalytique. La puissance du transfert a lieu dans la cure mais aussi n'importe où le rapport à l'autre et à l'Autre est convoqué. Je le pense même au niveau de notre rapport à l'enseignement psychanalytique, l'usage que nous faisons parfois des phrases, des mots, des graphes, de Sigmund Freud et surtout de Jacques Lacan (son style abscons s'y prête). Le dogmatisme n'est franchement pas loin à bien des moments dans l'histoire de notre discipline. Ce n'est pas à négliger quand nous parlons de transfert.

Précisons que le transfert qui a lieu entre psychanalystes, ce n'est pas la même chose qu'un transfert d'un patient au psychanalyste. Le transfert, dans une cure, il est avant tout œdipien. Le transfert œdipien, celui qui s'actualise précisément dans une psychanalyse, à mon avis il se règle, il se traverse, il se dépasse. Mais je vais poser la question très clairement, est-ce que l'œdipe se règle ? Définitivement ? Dans une cure j'entends. Si oui, comment pouvons-nous interpréter, autrement que comme des restes de transfert, ce que nous voyons parfois de façon très éloquente dans l'histoire de la psychanalyse, de ses écoles, des relations d'amour et de haine, de relation au maître, de rivalités presque fraternelles entre les membres pour qui sera le chouchou du maître ? Ceux qui se revendiquent les préférés de Lacan, les compagnons d'aventures et j'en passe. Il y a aussi les questions de témoignages de cure, de passe, qui s'orientent différemment selon les Écoles et qui collent parfois, grossièrement ou non, à ce qui est attendu. Où est le vrai là-dedans ? Et du vrai, y en a-t-il tout simplement ? L'affaire est complexe et les enjeux de transfert pas négligeables. Peut-on tirer des conclusions en tant qu'observateur ? Sûrement que non, chacun doit régler ce qui lui appartient, ses propres restes de transfert, sur le divan qui l'accueille.

Du transfert œdipien, il peut y en avoir des restes évidemment. Je crois qu'il ne faut pas se leurrer, une psychanalyse ne vient pas anéantir le rapport de l'être à son imaginaire, à son expérience œdipienne, à son infantile. La psychanalyse propose par contre, par une mise au travail certaine, de construire un tout autre rapport de l'être avec ce qui le conditionne : son aliénation, sa castration, sa division. Dans tous les cas, le sujet évoluera toujours dans une sphère très limitée qui est celle d'un nouage entre le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire. L'Imaginaire et le Moi ne sont pas équivalents. Le Moi est l'instance qui sert l'Imaginaire par excellence. Et pourtant le Moi, cette instance profondément, structurellement aliénée, et aliénante, c'est ce par quoi nous lisons le monde, nous ne pouvons pas le réduire à néant. Une cure bien ficelée peut néanmoins nettement l'amoinrir, l'assécher, le rendre indésirable pour l'être qui s'en trouvera moins dupe, moins séduit, moins fasciné.

Un petit détour par Freud à présent.

Cette question du transfert m'est revenue à l'esprit aussi en lisant récemment le Journal clinique¹ de Freud à propos du cas de l'Homme aux rats. Dans ce texte, plutôt fastidieux à lire, j'ai trouvé quand même quelques perles. Déjà, vous rappeliez-vous de comment Freud envisageait le transfert à ses débuts ? Le transfert ne concernait pas la globalité de la relation thérapeutique. Il y avait « des transferts », au coup par coup, selon les remémorations, reviviscences du patient. Freud pouvait dire, « les transferts dans la cure diminuent beaucoup »². Ou bien que le patient lui communiquait « un transfert »³. Freud l'envisageait davantage comme une manifestation passagère, contingente. Cela me renvoie à ma question de départ, l'Œdipe, et même le transfert, se règlent-ils définitivement ? Est-ce que ça se règle ? Est-ce que ça se traverse ? Est-ce que ça se transforme ? Force est de constater qu'ils peuvent, le long d'une vie, trouver à se représenter. Le rapport que l'être entretient par contre avec ce qui relève de la structure de l'inconscient peut se modifier. La structure de l'inconscient justement, Freud l'évoque aussi dans ce journal lorsqu'il écrit que son patient a découvert « un caractère principal de l'inconscient, l'INFANTILE »⁴. Je me suis demandée finalement, si c'est le caractère principal de l'inconscient, et que l'inconscient en plus ne

1 FREUD, S. (1907-08). *L'homme aux rats : Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 2000.

2 *Ibid.*, p. 187.

3 *Ibid.*, p. 163.

4 *Ibid.*, p. 71.

connait pas le temps, mais qu'en est-il de cet infantile après des années de psychanalyse, et après une sortie de psychanalyse ? C'est-à-dire dans le parcours d'une cure et après la traversée du fantasme. Cela met-il fin à cet infantile ? Ou bien l'inconscient *reste-t-il* infantile ? Cet inconscient qui ne connaît pas le temps, et pourtant, les désirs évoluent globalement avec notre âge. Par exemple, devenu adulte, nous n'avons plus d'attirance sexuelle pour un enfant, alors qu'enfant nous tombions amoureux de nos camarades de notre âge. Nous ne jouons plus comme un enfant, nous ne lisons plus le monde de la même façon. Ce n'est pas juste l'objet du désir qui change, le désir en lui-même évolue, s'affine, se tempère, s'oriente différemment. Pouvons-nous alors vraiment dire que l'inconscient ne bouge pas, ne grandit pas, ne vieillit pas ? Il est néanmoins évident, nos consultations en témoignent chaque jour, de constater la puérilité de certains comportements, réactions, façons de vivre de certains adultes. L'infantile est partout. Qui a traversé une psychanalyse sait à quel point il aura eu à s'en dépendre. Et il est d'ailleurs possible de constater qu'au fur et à mesure d'une psychanalyse, le désir et l'âge vont se rejoindre, de même, j'ai remarqué, que va se rejoindre ce qui, au début du travail analytique, est presque aux antipodes : à savoir la concordance entre *ce que je veux* et *ce que je désire*.

Alors, le transfert, c'est quoi le transfert ? Une relation imaginaire avec un autre (petit autre) ? Un Autre (grand Autre, barré ou non) ? Un sujet supposé savoir ? Le transfert n'a pas le monopole d'une relation contaminée par l'Imaginaire. Quelle relation ne l'est pas ?

Dans le transfert psychanalytique, il y a d'abord cette spécificité du sujet supposé savoir. J'ai été assez étonnée de ne trouver aucune définition du sujet supposé savoir dans les quatre ou cinq dictionnaires de psychanalyse que je consulte fréquemment. Pourtant, la cure opère radicalement sur cette croyance que l'Autre sait pour moi. Je pense même que l'être commence un véritable travail analytique, au sens d'une subjectivation, à partir du moment où chute la croyance en un sujet supposé savoir et qu'il découvre en lui-même un lieu Autre, à partir duquel ce savoir il va pouvoir le construire lui-même. Le transfert finalement il change d'objet, il change de forme tout au long d'une psychanalyse. Il se réduit presque à peau de chagrin. D'abord, il y a la recherche du sujet supposé savoir, qui rate toujours. Il y a ensuite la répétition œdipienne à laquelle se prête la relation transférentielle, dans son versant imaginaire. Cet Imaginaire, il va pouvoir trouver à se manifester, grâce au transfert, à s'interpréter par les associations libres du patient et le désir du psychanalyste, et puis finalement, ce lien imaginaire aussi il va chuter. Alors finalement, que reste-t-il, de cet amour, transférentiel ? Il se trouve réduit, comme je le disais, à presque rien, au presque *rien* qu'incarne le psychanalyste. Lui, sa personne, est évacué peu à peu du champ opératoire, ne reste que sa fonction – celle d'Autre barré (A) – et sa position – celle de semblant d'objet petit *a*. Il y a transfert au lieu du savoir, qui passe de la figure du psychanalyste à un lieu intime de savoir, en soi-même, par la fonction même du langage. N'est-ce pas finalement cela qui reste du transfert ? Un désir de savoir. N'est-ce pas aussi ce qui nous lie, psychanalystes, dans des espaces tels que ce soir ?

Le religieux et l'athéisme psychanalytique

Le transfert, j'y pense parfois aussi quand je vois l'usage particulier qui est fait par certains des textes, des mots, à la virgule près, de la pensée lacanienne surtout, freudienne aussi mais pas autant. Le style de Lacan, opaque, y est pour beaucoup. Il se prête à vouloir y trouver le sens caché. Pourtant, c'est bien à ce renoncement-là que nous a invités Lacan, j'y reviendrai. Le savoir lacanien est à mon sens bien trop souvent présenté comme un savoir absolu, qui

aurait dit le tout et le vrai de la psychanalyse. À mon sens, c'est toujours la clinique qui tranche, le dire, et non l'écrit. Je suis bien souvent interpellée par la répétition, le ressassement, les discussions dans des journées de travail entre psychanalystes qui n'accouchent même pas d'une souris. Où est la fraîcheur ? Où est le désir ? Où est le résultat d'une psychanalyse ? Et même, où est le débat ?

Je rejoins volontiers Nicolas Guérin dans la lucidité et la critique qui est la sienne quant au milieu psychanalytique. J'ai pioché quelques passages percutants de son ouvrage *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique. Essai sur le sens blanc*⁵, qui m'ont semblé rejoindre nos discussions.

L'athéisme psychanalytique

Guérin souligne le caractère religieux du fonctionnement même de la réalité psychique, ainsi arrimée au caractère d'illusion. L'illusion d'un sens caché se manifeste dans la cure à travers le transfert d'une part, le déchiffrement des formations de l'inconscient d'autre part. Le patient prête à un Autre, inconscient, une responsabilité et une intentionnalité dont il se décharge pas la même occasion alors que l'Autre barré (Å) est d'un autre ordre : il est symbolique, incomplet, désubjectivé et évidé de jouissance. La finalité d'une psychanalyse rejoint cette rencontre et la chute de cette illusion, de cette croyance, en l'Autre non barré, autre nom de l'aliénation. Et d'ailleurs, le symptôme se construit « au lieu du non-rapport entre le sujet et l'Autre »⁶ : il est une tentative de faire exister un rapport avec l'Autre, un rapport de pouvoir.

Ainsi, chercher à déchiffrer le sens latent des formations de l'inconscient est une manière de faire vivre le sujet supposé savoir, fictionnel. Cela entretient l'aliénation voire un rapport masochiste non sans lien avec le fantasme fondamental. Mais la structure de l'inconscient ne coïncide pas avec cette illusion qui lui est prêtée de receler un sens caché, de contenir une masse de pensées latentes en attente d'être découvertes, « occurrence d'un savoir comme déjà là et soutenu par un sujet qui saurait avant »⁷. Lacan le disait déjà à sa manière : « ce que le savoir construit, ça ne va pas de soi que quelqu'un le savait avant. » (Lacan, Séminaire XV, 28 février 68).

C'est toute la question du sens justement que j'évoquais, et l'évolution de la pensée psychanalytique de Freud à Lacan est considérable. Chez Freud, il fallait déchiffrer le sens caché que recélaient les symptômes. Et même, c'était le psychanalyste, en bon archéologue, qui déterrait les fouilles et livrait les interprétations. Même si Freud a évolué, de l'interprétation à la construction dans l'analyse – mais aussi en découvrant la contrainte de répétition –, c'est bien Lacan qui nous a sortis de ce piège imaginaire et qui a donné toute sa noblesse et son humilité, il faut le dire, à la position du psychanalyste. Ce n'est pas au psychanalyste de sortir la sacro-sainte formule qui délivrera le patient de tout son mal. C'est au niveau du grand Autre (barré) que ça se passe. Je ne dirai pas mieux à ce propos que Guérin : « l'interprétation n'est pas un dit de l'analyste mais un dire de l'analyse »⁸. Et ça n'a rien à voir.

Lacan, dans son Séminaire XXI (19 février 74) avançait ceci :

⁵ Guérin, N. *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique – Essai sur le sens blanc*, Paris, Erès, 2019.

⁶ *Ibid.*, p. 106.

⁷ *Ibid.*, p. 101.

⁸ *Ibid.*, pp. 9-10.

« L'inconscient ça ne découvre rien, puisqu'il n'y a rien à découvrir, il n'y a rien à découvrir dans le réel puisqu'il y a un trou [...] pour s'en apercevoir, il faut l'inventer : pour voir où est le trou, il faut voir où est le bord du réel. »

L'inconscient n'en est pas moins l'Autre, lieu symbolique, trésor des signifiants. Mais son noyau reste « non réalisé », reste un « réel hétérogène au savoir »⁹. Ainsi va la castration : « la totalité de la résorption du réel par la virtualisation du signifiant est impossible »¹⁰.

Guérin a une idée assez nette et précise de ce qui advient à la sortie d'une cure : un athée viable, pas débarrassé de sa division subjective mais chez qui préside un « athéisme de son dire, pas de ses énoncés, mais de son énonciation (là d'où il parle) qui ne viendra plus contredire ce dont il parle, ni même son acte ou encore son "style de vie" »¹¹. Un athée viable, qui donc, ne sert aucun Dieu. L'athéisme psychanalytique, cela m'a beaucoup parlé.

Guérin nous donne une piste aussi sur cette question du reste. Il le situe chez Lacan dans cette formule du « pur défaut du sexe »¹² qu'il définit comme « le réel impossible à saisir par le symbolique ». Il ajoute : « Point d'horreur du savoir, le réel du sexe se fonde de sa qualité de différence radicale et irréductible inhérente à sa fonction de coupure (*secare*). Ce pur défaut est ce vide que le langage creuse au cœur de l'être, que Lacan définissait par l'axiome négatif « il n'y a pas de rapport sexuel » et que Freud, dans sa *Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*, désignait comme ce « quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle » qui ne semble pas être « favorable à la réalisation de la pleine satisfaction » que le symptôme vient à la fois indexer et masquer. »¹³

Mais pas question pour autant de se débarrasser du père dans cet athéisme psychanalytique, « il s'agit plutôt de le reconsidérer »¹⁴.

Guérin insiste alors sur la nécessité de reconnaître ce que Lacan indiquait déjà que « le sort commun des pères est d'être châtré »¹⁵, condition pour l'élever à sa dimension signifiante. La castration (permise par le Père réel) « tient à ceci que « le père est celui qui ne sait rien de la vérité ». Il s'agit du véritable effet d'athéisme que le discours analytique rend possible »¹⁶.

« Cet athéisme révèle non seulement que l'Autre n'est pas le Père, mais il implique également la séparation du sujet et du savoir cela pour mettre à découvert le caractère desubjectivé du savoir inconscient »¹⁷.

Il s'agit donc d'une « double disjonction » : du sujet et du savoir, du père et de la vérité.

« Dès lors, le sujet peut supporter que l'Autre, bien que manquant, ne lui demande rien. Et de là peut s'entra-percevoir que la jouissance que le sujet prêtait jusque-là à l'agent du fantasme ne s'avère, en fait, alimentée que par lui-même. Le père réel, ainsi extrait de sa gangue religieuse

9 *Ibid.*, pp. 101-102.

10 *Ibid.*, p. 102.

11 *Ibid.*, pp. 108-109.

12 *Ibid.*, p. 26.

13 *Ibid.*

14 *Ibid.*, p. 54.

15 *Ibid.*, p. 61.

16 *Ibid.*

17 *Ibid.*, p. 62.

(disjoint du Père symbolique et imaginaire) autorise le sujet à ne plus confondre castration et privation »¹⁸.

Cet aperçu est rendu possible par la traversée du fantasme.

Les effets de cette « ascèse psychanalytique », Guérin en parle aussi comme le fait « le sujet peut ainsi se confronter au désir de l'Autre sans être sur sa réserve ou sur ses gardes puisque désormais, et contrairement à avant la passe prise sur l'angoisse, le désir de l'Autre n'est plus interprété par le sujet comme un danger et confondu avec une demande ou menace de castration. L'existence de l'Autre ne se supporte plus de la supposition d'une volonté de jouissance qui fait consister l'Autre, et le sujet ne superpose plus castration et privation. »¹⁹

Ainsi, au fur et à mesure d'une cure, le transfert est, pourrait-on dire désincarné, déshabillé du corps du psychanalyste puisque le progrès de la cure s'oriente d'une destitution subjective qui consiste en « la chute du sujet supposé savoir et sa réduction à l'avènement de l'objet *a* »²⁰ qui oriente le sujet vers l'objet cause de son désir.

Reste alors le transfert à l'Autre barré, l'Autre du langage, du savoir, un Autre qui ne peut pas et ne sait pas tout mais qui peut, malgré tout, se faire l'adresse d'un désir. Car aussi loin qu'un sujet puisse porter sa volonté de s'émanciper et de se libérer, il y a quelque chose dont il ne pourra pas se défaire, parce qu'il en est l'effet même ; il ne pourra pas se libérer de sa condition de *parlêtre*, de la nécessité de passer par l'Autre pour dire, pour nommer. Il me semble même que l'exercice de la cure psychanalytique, notamment celle du psychanalyste, vient à révéler la nécessité éthique de dire, de bien dire, de nommer et de ne pas céder sur cette éthique-là. Il n'y a pas de fin à cela, même pas de finalité peut-être, c'est juste une éthique personnelle. Cette condition de *parlêtre*, quelle est-elle ?

Retour sur la naissance du sujet grâce à Solange Faladé

Je vais m'appuyer à présent sur ma lecture des séminaires de Solange Faladé qui retrace en particulier le parcours de la naissance du sujet. Elle nous traduit en quelque sorte ce que Lacan lui a transmis et nous le transmet je dirai d'une façon plus digeste. J'ai tenté de résumer rapidement mais c'est à mon avis précieux pour cerner davantage cette question du reste.

Au départ, nous dit-elle, c'est le Réel. Avant toute symbolisation. Puis le cri, assignifiant, de l'*infans*, qui va rencontrer un Autre. Jusqu'alors, il n'était que dans la jouissance, dans le Réel de la jouissance. À partir de cette première demande, « du lieu A où sont les signifiants, un signifiant va décompléter cet Autre, et ce signifiant qui décomplète l'Autre, ce sera le sujet »²¹. Lacan l'écrit S, « un signifiant qui s'est barré de ce lieu »²². Le sujet se trouve toujours entre deux signifiants, « dans cet écart qui marque la chaîne des signifiants dans l'inconscient »²³. La naissance du sujet est concomitante d'une chute, un objet choit. Le schéma de la division le représente : les conséquences sont les S, le A et le *a* (reste résiduel).

18 *Ibid.*

19 *Ibid.*, p. 81.

20 *Ibid.*, p. 26.

21 Faladé, S. (1988-89). *Le moi et la question du sujet*, Paris, Economica, 2018, p. 10.

22 *Ibid.*

23 *Ibid.*

Il y a naissance du sujet, par la première demande donc, et c'est ensuite que par des demandes réitérées, se met en place ce qui est de la pulsion « qui permettra au sujet de saisir ce S(A), ce qui divise aussi le grand A, ce qui lui signifie que, de ce côté-là, il y a du manque²⁴. » La pulsion aboutit toujours au ratage de l'objet.

Le désir se met ainsi en place chez l'enfant du fait de la répétition des demandes. Cette répétition va faire saisir à l'enfant l'incomplétude du grand Autre. Ce qui de cette demande, n'est jamais satisfait, ne pourra plus revenir du fait de l'*Urverdrängung* : « Ce refoulement primordial, c'est ce qui n'a pas pu être repris dans la demande, lorsque la première demande a été posée et qu'elle a dû être reçue au lieu de l'Autre, de l'Autre avec ses signifiants »²⁵.

C'est à partir de la demande, qui est le fait du pur sujet du besoin, que va naître le sujet. Le sujet passe dans le champ de l'Autre, le décomplete, ainsi c'est un sujet barré²⁶ et l'opération est celle d'une disjonction, le reste est l'objet *a*. Elle ajoute : « le sujet, c'est la coupure »²⁷. Il est intéressant de noter que de ce mouvement, la conséquence en sera le fantasme fondamental qui viendra comme une tentative de suturer cette béance. La traversée du fantasme reproduit d'ailleurs en quelque sorte ce même mouvement premier de disjonction.

La naissance du sujet va de pair avec le refoulement originaire et le fantasme fondamental. Une autre façon de le dire : le fantasme fondamental est la conséquence de la division du sujet et de son reste, l'objet *a*. Le fantasme fondamental a à voir avec ce qui s'est retranché de ce néant²⁸. Il est une façon « de boucher, d'obturer cette faille, ce manque, dû à la rencontre du réel »²⁹. Voici ce qui résonne pour moi avec ce qui reste. Ce qui reste, c'est aussi ce bout de Réel, de jouissance, à jamais inaccessible.

Le reste, c'est évidemment aussi l'objet *a* qui choisit. Le fantasme traversé renvoie d'ailleurs pour Faladé à ce que le sujet ait pu repérer quel objet *a* il est³⁰. C'est uniquement cela qui permet de répondre à la question *que suis-je ?* La traversée du fantasme lève le voile et implique une disjonction entre S et le *a* qui permet au sujet de savoir quel est le petit *a* dont il est le sujet³¹. Le *a*, tant qu'il n'est pas disjoint, extrait, vient couvrir la castration.

Le sujet advient du rien. C'est la relation de sa parole avec ce qui est dans le champ du langage qui fait advenir le sujet³². Naître en tant qu'être, au moment de la naissance donc, et naître en tant que sujet, ça n'a rien à voir nous rappelle ainsi Faladé. Le fantasme fondamental est une tentative d'annuler cette distinction, une difficulté à admettre qu'on vient de ce rien. Le fantasme vient voiler que le sujet vient du néant.

Ensuite, Faladé explicite le rapport S1-S2. Le passage du S1 (signifiant maître) au S2 (signifiant du manque dans l'Autre S(A)) est déterminant pour la structuration psychique de l'être. C'est un appel à l'Autre pour permettre au S1 de représenter le sujet. C'est grâce au S2, S(A) que le sens sera maintenu pour le sujet. Pour le psychotique, « le S(A) ne sera pas subjectivé puisque la castration n'a pas fonctionné, le grand Autre apparaît comme sans

24 *Ibid*, p. 59.

25 *Ibid*, p. 40.

26 *Ibid*, p. 57.

27 *Ibid*, p. 58.

28 *Ibid*, p. 285.

29 *Ibid*, p. 288.

30 *Ibid*, p. 66.

31 *Ibid*, p. 288.

32 *Ibid*, p. 298

manque, comme n'ayant pas cette place vide qui est sa structure »³³. Cette place vide est nécessaire pour qu'il y ait saisie du sens³⁴. Le S2 a à voir avec cette place vide dans l'Autre.

Une petite précision importante : le sujet est barré du fait du signifiant ; le sujet est divisé du fait du S2 : le sujet est castré du fait du signifiant phallique. Le psychotique est ainsi lui aussi barré par le signifiant, le *Bejahung* (que nous pouvons simplifier par le « oui » au signifiant) a lieu. Mais la division et la castration n'opèrent pas pour lui. Le sujet divisé dépend de s'il y a réponse de l'Autre au deuxième appel.

Au moment où le sujet dit oui au signifiant « va se mettre en place la Chose, cette vacuole qui se dégage au lieu de l'Autre »³⁵. La chose, *das Ding*, j'y reviendrai tout à l'heure.

Les précisions de Faladé concernant la psychose seront très précieuses lorsqu'elle nous dit que le S2 apparaît bien au sujet psychotique, puisqu'il revient dans le Réel, mais il n'a pas été subjectivé. La *Bejahung* a lieu donc l'appel à l'Autre aussi mais jamais le père ne vient. Pour le psychotique, le Nom-du-Père n'est pas en circulation dans la chaîne signifiante.

« (...) la *Verwerfung* ne peut être que s'il y a un appel, appel qui fait que le père ne peut pas répondre, qui fait que la fonction paternelle ne peut pas répondre »³⁶.

Petite digression quant à la forclusion dite restreinte et celle dite généralisée

En lisant notamment J-C Maleval, je me suis aperçue d'une confusion fréquente quant à ce que nous considérons hâtivement comme la forclusion, dont la psychose serait seule concernée. En fait, il faut préciser qu'il existe une forclusion généralisée qui résulte d'un « trou dans le Symbolique qui signale son incomplétude même »³⁷, qui concerne tout un chacun, et une forclusion restreinte, celle qui concerne la psychose et le signifiant du Nom-du-Père

La tentative freudienne de formuler la « mise à distance d'une réalité intolérable »³⁸, nous naviguons entre *Verleugnung* (dénî) et *Verwerfung* (rejet) et *Verneinung* (dénégation). Maleval précise les deux formes de dénégations (*Verneinung*) à l'œuvre : celle tardive, « au service du refoulement et des méconnaissances du moi »³⁹ ; celle « inhérente à la *Bejahung* primaire qui instaure le refoulement originaire et participe à la structuration du sujet »⁴⁰. Une confusion s'est ainsi dégagée ensuite entre la *Verwerfung* et la forclusion, toutes-deux désignant le rejet d'un signifiant primordial. Le refoulement originaire porte ainsi sur un « signifiant primordial propre à représenter la chose perdue »⁴¹ et donc, concerne tout un chacun. Maleval ose alors la question : « ne serait-on pas en droit de supposer que c'est la carence du rejet du signifiant primordial qui devrait être génératrice de la psychose ? »⁴², autrement dit la carence du refoulement originaire? Lacan avançant la thèse selon laquelle la loi de l'homme est celle du langage, impliquant l'interdit de l'inceste, la castration et la perte irrécupérable fondatrice du désir, cette loi exige une « séparation du sujet à l'égard de l'objet

33 *Ibid*, p. 82.

34 *Ibid*, p. 98.

35 *Ibid.*, p. 49.

36 *Ibid.*, pp. 148-149.

37 Guérin, N. *Op. cit.*, p. 23.

38 Maleval, J.-C. *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*, Paris, Seuil, 2000, p. 48.

39 *Ibid*.

40 *Ibid*.

41 *Ibid.*, p. 58.

42 *Ibid.*, p. 57.

de sa satisfaction initiale »⁴³. La *Verwerfung* propre à la psychose se distingue de l'expulsion primaire du fait des signifiants spécifiques sur lesquelles elle porte : elle suppose le manque d'un signifiant primordial, « soutien de l'armature symbolique »⁴⁴. Ce signifiant spécifique, c'est celui du père symbolique que Lacan définit comme « signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi »⁴⁵.

Maleval revient ensuite sur la conséquence évidente de la forclusion du NDP : il n'y a aucun effet de métaphore, aucune substitution, au signifiant du désir de la mère. C'est pourtant bien la fonction paternelle qui érige une barrière à la jouissance du rapport mère-enfant. Le signifiant phallique n'opère pas et ainsi, le désir de l'Autre peut apparaître « comme volonté de jouissance sans limite »⁴⁶. La spécificité du psychotique est celle d'être confronté en permanence au danger d'un grand Autre jouisseur, aux prises avec une jouissance délocalisée. Le signifiant phallique donne ainsi la possibilité de localiser la jouissance, de la border donc. C'est ainsi bien la métaphore paternelle, et l'opérativité du phallus comme signifiant, qui commande la chute de l'objet *a* et opère donc une séparation d'avec l'objet de jouissance.

Phallus imaginaire et phallus symbolique

Il m'a semblé important de revenir sur la distinction et le progrès en quelque sorte qu'il existe entre phallus imaginaire et phallus symbolique.

Le signifiant phallique est l'élément faisant fonctionner la représentation de la perte et la jouissance peut alors être chiffrée par le signifiant. Le phallus rend possible la coupure, le point de capiton. Chez le psychotique par exemple, la coupure est « baladeuse », elle n'en finit pas d'agir. Le psychotique est « une proie livrée à la jouissance d'un Autre déréglé »⁴⁷.

Entre le phallus imaginaire et le phallus symbolique, qu'est-ce qui opère ? Evidemment, la castration. La cure analytique amène à « un temps décisif : celui du face-à-face avec la castration. »⁴⁸

Si le manque est absent, « c'est le sujet lui-même qui s'éjecte, ek-siste réellement, pour réaliser le manque. »⁴⁹

Maleval soutient par ailleurs que « le phallus symbolique intervient pour normativer le langage du sujet ; il fait barrage à un investissement trop intense d'inventions hors discours »⁵⁰. Le signifiant phallique organise le signifiant en une chaîne. Maleval écrit d'ailleurs, « c'est au phallus qu'est dévolue la fonction d'opérer ce joint entre signifiants de l'Autre et jouissance du sujet pour donner à celui-ci le sentiment de la vie »⁵¹.

43 *Ibid.*, p. 58.

44 *Ibid.*, p. 60.

45 *Ibid.*, p. 63.

46 *Ibid.*, p. 119.

47 *Ibid.*, p. 132.

48 Czermak, M. *Passions de l'objet. Études psychanalytiques des psychoses*, Paris, Association freudienne internationale, 2001, p. 50.

49 *Ibid.*, p. 214.

50 Maleval, J.-C. *Op. cit.*, p. 217.

51 *Ibid.*, p. 228.

Le phallus imaginaire (petit phi) concerne le rapport à l'objet, l'objet du désir de la mère. En lieu et place du rien, de la place vide, que seul l'objet *a* peut venir incarner, un objet fait obstruction : le phallus imaginaire. Il est une tentative de boucher le manque, mais aussi de faire avec l'énigme du désir de l'Autre.

Il faut bien distinguer de quel phallus on parle parce que la confusion est facile dans l'œuvre lacanienne. Au départ, le phallus c'est le signifiant du manque, et du désir de la mère. C'est bien un signifiant, pas un objet, pas un organe.

Le phallus symbolique (grand phi), il advient lui à partir du moment où le phallus imaginaire est négativé (moins phi). Lacan l'envisage d'abord comme un objet symbolique en tant qu'il se présente comme absence. Puis, au fil de son œuvre, il désigne le signifiant de la jouissance, corrélatif de la castration, du renoncement à la jouissance phallique imaginaire.

L'enfant, pris dans les filets imaginaires, se trouve en position d'être le phallus imaginaire de sa mère. Le névrosé va s'identifier à l'objet du désir de la mère⁵², au phallus et il est de bon augure qu'il le fasse. Être ce phallus, c'est ainsi que l'enfant tentera de faire quelque chose du désir de la mère. Mais son destin est d'en être délogé, grâce au NDP. Le phallus imaginaire a pour destin d'être négativé. C'est bien à ces ratés que nous avons affaire dans les cures d'adultes, à ces évidences d'assignation mortifères que nous voyons à l'œuvre avec les enfants qui souffrent.

Les restes du transfert, cela m'a évoqué aussi les restes du phallus tout simplement. Le rapport au phallus ne s'évacue pas. Mais du phallus imaginaire au phallus symbolique, il y a tout un parcours, c'est celui d'une psychanalyse. Le phallus symbolique est une construction qui devient possible à partir du moment où le phallus imaginaire est négativé, ce que Lacan écrivait –phi. Que la jouissance soit négativée, c'est l'autre nom de la castration et c'est l'acte opératoire de la cure. Le phallus symbolique, c'est construire à partir du rien, à partir de ce qui est perdu ou qui n'a même pas existé. La castration, nous dit Faladé, « c'est de ne pas trouver à sa place l'objet que l'on cherche »⁵³. C'est en effet ce face à face que nous propose la cure : il n'y aura pas d'objet pour ma satisfaction, pas de comblement, pas de substitut non plus. La place reste vide, et c'est la cause même de mon désir.

C'est à partir de son grand Autre barré, en lui-même, ce lieu intime de castration, que la cure va lui révéler en quelque sorte, que le sujet pourra construire son phallus symbolique, construire au sens de la *Durcharbeitung* freudienne, au sens d'une élaboration.

C'est comme cela que j'entends certaines propositions d'aller au-delà d'une logique phallique, oui mais imaginaire alors. Car le phallus symbolique, mieux vaut ne pas s'en passer.

À propos de La Chose

C'est alors que Faladé reprend la question de la Chose, *das Ding*, qu'elle situe dans l'enseignement lacanien à partir du séminaire *L'Éthique* et « ce qui est autour de la Chose, c'est en fait ce qui a à voir avec ce vide radical, ce manque, le fait que l'objet ne peut être constitué que parce que manquant. »⁵⁴

52 *Ibid.*, p. 197.

53 Faladé, S. (1993-94). *Autour de la chose*, Paris, Economica, 2012, p. 71.

54 *Ibid.*, p. 11.

Le reste, ça m'a aussi évoqué ça, la Chose, *das Ding*. Je l'ai lu chez Freud, je l'ai réentendu chez Lacan, je l'ai davantage saisi grâce aux séminaires de Solange Faladé qui m'ont accompagnée (accompagné) cette année, d'une grande finesse.

« Ce vide radical, c'est en fait ça, cette castration dont nous parle Freud. Et c'est autour de cela que sera constitué (constituée) une barrière, une barrière telle que le sujet va se mettre à l'abri de ce qui pourrait advenir s'il lui arrivait d'être en contact avec ce vide. »⁵⁵

La Chose gagne en précision par la formule : « le vide de la Chose ». C'est du vide dont il s'agit. La Chose serait « ce lieu où la jouissance pourrait être trouvée, mais ce lieu avec lequel nous devons nous efforcer de trouver un bon voisinage »⁵⁶. Faladé insiste sur la barrière, indispensable à la Chose : il s'agit de mettre une distance avec la jouissance.

Le cri assignifiant devient parole, adresse à l'Autre d'une demande qui alors, devient décomplétée et fait advenir le sujet barré. Dans la répétition de la demande, à ce moment-là se crée un vide, une vacuole au sein du grand Autre : c'est la Chose. Faladé dit alors qu'ici la jouissance devient interdite. La question du reste, et du reste du transfert qui comme je l'ai indiqué est toujours une adresse à l'Autre, m'a clairement fait écho avec ce qui de la Chose, est barré, interdit, inaccessible. Elle ajoute « il y a ce leurre, le premier objet qui ne sera jamais retrouvé. (...) le premier objet qui a satisfait ne sera jamais trouvé, c'est un lieu évidé, il faut que [le sujet] s'en accommode. »⁵⁷ Le refoulement originaire fait que des signifiants ne reviendront pas. Tout le Réel ne sera pas symbolisé. Il y a un reste. Quant à l'objet perdu, c'est bien en tant que perdu qu'il devient un objet. C'est donc bien la perte qui est primordiale.

Il est important aussi de noter que *das Ding* n'a pas de représentations. Le détail sur les mots allemands est intéressant. *Das ding* est littéralement le vide et pas les représentations de choses et de mots qui sont dans la chaîne signifiante, inscrite au niveau de l'inconscient. Ce qui a donc conforté Lacan dans l'importance de distinguer la Chose⁵⁸. Pour illustrer cela, j'ai trouvé ce passage l'ouvrage *Lire Lacan* :

« Qu'est-ce qu'une Chose ou, plutôt, qu'est-ce que la choséité d'une Chose en tant qu'elle est différente d'un objet, se demande le philosophe allemand ? Heidegger prend l'exemple d'une cruche : qu'est-ce qui fait d'elle un *Das Ding* et non une *Die Sache* ? Soyons attentif au fait que si l'argile cuite retient du liquide, elle ne le contient pas : le contenant c'est le vide et non la matière. Ce qui fait donc du vase une Chose c'est le vide qu'il désigne et non l'argile qui trace ses contours. Avec l'argile, le potier s'est contenté de donner forme au vide. (Comme la définition humoristique du macaroni : prendre une colonne de vide et y mettre de la pâte autour). »⁵⁹

Faladé nous propose presque littéralement une clinique de la Chose, « une clinique différenciée de la jouissance des objets *a*, restes de jouissance, ayant (ou non) qualité de rien, articulée à la jouissance du vide de La chose »⁶⁰.

55 *Ibid.*

56 *Ibid.*, p. 12.

57 *Ibid.*, p. 16.

58 *Ibid.* p. 122.

59 Ansaldi, J. « La notion de *Das Ding* », in *Lire Lacan : L'éthique de la psychanalyse. Le Séminaire VII*, Champ social Editions, 1998, p. 23.

60 Réponse de Bernard Mary à Solange Faladé, in Faladé, S. *Clinique des névroses (1991-1993)*, Paris, MJW Édition, 2020, p. 295.

La Chose renvoie au vide au lieu de l'Autre, « au lieu évidé »⁶¹.

Faladé nous invite aussi à plusieurs reprises à ne pas confondre le désir de l'Autre maternel et le désir de l'Autre, souvent confondus. Le désir maternel a à voir avec le S1, se rencontre dans l'intervalle S1-S2, tandis que le désir de l'Autre se rencontre grâce au S2, dans la séparation donc d'avec le S1.

Aussi, l'inexistence et l'incomplétude de l'Autre n'ont rien à voir avec une absence⁶². C'est le manque à être, indispensable au désir. L'Autre est un lieu vidé de jouissance. C'est à l'enfant, nous dit Faladé, d'« évider » les signifiants, les représentations, tout ce qui a à voir avec la mère⁶³. J'ajouterais que c'est au névrosé ensuite de s'y atteler dans une cure.

Le sens blanc

Cette affaire d'évider, je l'ai retrouvée aussi chez Guérin lorsqu'il reprend l'avancée lacanienne évoquée tout à l'heure de renoncer au sens dans l'analyse. Guérin a carrément extrait les rares occurrences de Lacan pour ce qu'il a nommé « sens blanc », et pour lequel il s'est inspiré de la poésie chinoise. Je souhaitais partager cela aussi avec vous car c'est presque une proposition technique pour la conduite des cures

En 1956, dans sa *Réponse au commentaire de Jean Hyppolite*, Lacan soutient que la parole pleine « se définit par son identité à ce dont elle parle »⁶⁴. À l'époque, la parole pleine était plutôt valorisée (contrairement à la parole dite vide) et considérée comme une finalité de la cure psychanalytique puisque permettant l'accès à la reconnaissance de son désir. À la fin de son enseignement, à partir du Séminaire XXIV (1976-77), Lacan proposera tout autre chose.

« En substance, il dévalorisera la parole pleine, du côté du sens, et rapprochera la parole vide de la signification, pour mettre en exergue un troisième type de parole (tressant parole vide et parole pleine), propre à certains poètes, qui, dans le double sens, évide un des deux sens (le sens blanc) pour y mettre une signification. »⁶⁵

Il y a alors « coexistence d'un sens et d'une signification, elle-même à la place d'un sens vide, qualifiée par Lacan de "tour de force du poète". Elle donne le modèle de l'interprétation telle qu'il la conçoit à la fin de son enseignement. »⁶⁶. L'interprétation serait alors substitution d'un sens absent par une signification vide. C'est la « coexistence d'un sens et d'une signification, à la place d'un sens vide, que Lacan qualifie de tour de force du poète.

Guérin explique alors ce que sont le sens et la signification, ce que j'ignorais totalement :

- le sens d'une proposition est la propriété d'un objet (*l'étoile du matin*)
- la signification c'est l'objet nommé (*Vénus*)

Le sens est extensible, fuyant tandis que la signification est stable. « La signification, en quelque sorte, leste le sens »⁶⁷.

61 *Ibid.*, p. 328.

62 Faladé, S. (1988-89). *Op. cit.*, p. 273.

63 *Ibid.*, p. 274.

64 Lacan, J. (1956). « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p.381.

65 Guérin, N. *Op. cit.*, p. 187.

66 *Ibid.*, p. 188.

67 *Ibid.*, p. 188.

Guérin continue sur cette troisième forme de parole qui en vient au sens blanc (le blanc par évidemment de sens) et à la « décloison ». Il cite Lacan : « Quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide », puisqu'il s'agit d'évider un sens et d'y mettre à sa place une signification, soit un mot vide. C'est ainsi que l'interprétation doit chercher à viser autre chose que le sens, et cela a à voir avec la poésie. » Ce « Quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide » évoque à Guérin la « conjonction/disjonction de l'objet *a* comme reste et du phallus comme manque »⁶⁸. Il affine en ceci de fondamental :

« La psychanalyse se supportant d'une double opération : de perte d'une part, où le supposé savoir se réduit à l'objet *a*, et de manque d'autre part, qui soutient la réalisation subjective de la castration dans la rencontre avec l'autre sexe, le $-\phi$ étant le manque fondamental de l'organe qui permettrait le rapport des jouissances dans la conjonction des sexes opposés. »⁶⁹

S'il peut y avoir conjonction de l'objet *a* et du phallus (imaginaire), la cure visera leur disjonction, leur différence absolue.

Ce changement chez Lacan implique que l'interprétation ne se situe plus dans les « résonances sémantiques » mais dans l'idée de faire sonner « autre chose que le sens »⁷⁰.

Au fil de la clinique

Le transfert, qui actualise la situation œdipienne dans la cure, ne le fait que pour mieux la cerner et la dépasser, cette situation. Le transfert convoque inévitablement la répétition et la jouissance jusqu'à ce que l'être puisse s'apercevoir quel objet il se fait pour l'Autre.

Cette semaine, une psychanalyste me disait ceci :

« Ce weekend j'ai vu ma mère, et il s'est passé quelque chose de nouveau. Elle m'a dit « ça serait bien que tu te maries ». Et pour une fois, je ne me suis pas sentie submergée par la colère. Je me suis dit ok, c'est son désir à elle. En fait, je suis en train *de séparer son désir à elle de son désir à moi (lapsus calami, « de mon désir à moi »)*. Avant ils étaient presque confondus. Et pour la première fois de ma vie j'ai pu voir que ce qu'elle voulait elle, ce n'est pas ce que je voulais moi. Et je ne l'ai pas vécu comme une injonction non plus. »

Il me semble qu'ici, nous pouvons entendre cette disjonction à l'œuvre, entre phallus imaginaire et objet *a* notamment. Entendre un début de résolution à la question qui oriente toute cure : « est-ce mon désir ou celui de l'Autre ? », et que le voile du fantasme vient occulter. Le parcours d'une cure vise à reconnaître l'Autre comme barré avec les conséquences qui vont avec : la solitude de notre condition d'être manquant. Car c'est par le biais de son fantasme que l'être « se figure que l'Autre demande sa castration »⁷¹ et qu'il éprouve cette demande comme une volonté de jouissance. Jouissance qui n'est que celle du sujet mais qu'il réinjecte dans le fantasme et qu'il impute à l'Autre « pour continuer à croire qu'il existe »⁷².

68 *Ibid.*, p. 223.

69 *Ibid.*, p. 225.

70 *Ibid.*, p. 203.

71 *Ibid.*, p. 73.

72 *Ibid.*

Références bibliographiques

- Ansaldi, J. « La notion de *Das Ding* », in *Lire Lacan : L'éthique de la psychanalyse. Le Séminaire VII*, Champ social Editions, 1998.
- Czermak, M. *Passions de l'objet. Études psychanalytiques des psychoses*, Paris, Association freudienne internationale, 2001.
- Faladé, S. (1988-89). *Le moi et la question du sujet*, Paris, Economica, 2018.
- Faladé, S. *Clinique des névroses (1991-1993)*, Paris, MJW Fédition, 2020.
- Faladé, S. (1993-94). *Autour de la chose*, Paris, Economica, 2012.
- FREUD, S. (1907-08). *L'homme aux rats : Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 2000.
- Guérin, N. *Logique et poétique de l'interprétation psychanalytique – Essai sur le sens blanc*, Paris, Erès, 2019.
- Lacan, J. (1956). « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 381-399.
- Maleval, J.-C. *La forclusion du Nom-du-Père. Le concept et sa clinique*, Paris, Seuil, 2000.